34183

(4

LA

MORT DU PÊCHEUR

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE

PAR

MM. LAFARGUE ET SIRAUDIN

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Palais-Royal, le 6 décembre 1854.

PARIS
MICHEL LÉVY FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS
RUE VIVIENNE, 2 *bis*

1854

Les Auteurs et les Éditeurs se réservent le droit de représentation, de traduction et de reproduction à l'étranger.

Digitized by Google

Distribution de la Pièce.

ROBERT. . . . . M. LUGUET.
ADELINE. . . . . Mlle DUVERGER.

S'adresser pour la musique EXACTE de cet ouvrage à M. R. Taranne, 15, rue Montmartre.

LA MORT DU PÊCHEUR

Le théâtre représente une petite rivière ; de chaque côté, un tertre surmonté d'arbres verts ; au fond, un pont en passerelle.

SCÈNE PREMIÈRE.

ROBERT, une ligne sur l'épaule, un panier sous le bras, passe sur le pont en chantant les deux vers suivants, en récitatif et sans accompagnement.

Enfin la voilà donc cette rivière immense,
La joie et l'espoir du pêcheur !

AIR : *De M. Mangeant.*

Moi, je pêche (*bis*),
Depêcher
Rien ne m'empêche.
Moi, je pêche (*bis*),
Je veux m'dépêcher,
D'pêcher.

PREMIER COUPLET.

Mon grand-père était pêcheur
Et je tiens de la famille,
Car, moi, le fils de sa fille,
Pêcher est mon seul bonheur !
De ce goût originaire
Jamais je ne me cachai :
Puisque notre premier père,
Adam lui-même a pêché !
Moi, je pêche, etc.

DEUXIÈME COUPLET.

Oui, la pêche est en honneur,
Elle est pleine d'innocence !
Et jamais la Providence
Ne veut la mort du pêcheur.
Je connais le vieil adage
Que je m'applique à mon tour,
Et qui nous dit que le sage
Doit pêcher sept fois par jour.
Or... moi, je pêche, etc.

(Après ce couplet il arrive près du tertre droit ; il semble hésiter, s'arrête, puis s'assied à gauche.)

Ne perdons pas un instant ! (Il dépose son panier.) Allumons ma pipe d'abord... car pour un pêcheur, la pêche sans

pipe, c'est comme la pêche au vin, sans le vin!... Oh! une ligne, une pipe Gambier, de bons souliers ferrés, des guêtres et une veste de velours... voilà la vie!... Je sais bien que si vous parlez pêche devant un bourgeois.... son œil s'écarquillera et il vous dira: Ah! la pêche à la ligne... ça commence par un morceau de bois et ça finit par... Eh bien, non, ça n'est pas vrai... M. de Talleyrand, le grand Talleyrand, était plus fier lorsqu'il prenait un goujon... que lorsqu'il attrapait les diplomates les plus rusés de l'Europe... Mais voyons... outillons-nous! (Il met des hameçons à la ligne.) Pauvre mère! Robert, me dit-elle hier au soir... je ne me fais plus jeune et je serais heureuse de te voir marié. — Vous croyez, maman? — Oui, mon fils, et j'ai trouvé un excellent parti pour toi. — Bah! — Oui! une jolie fille qui demeure chez son père, à Attigny, trois lieues d'ici. — Vous pensez donc, maman, que votre bonheur et le mien ne sont qu'à trois lieues d'ici? — Oui, Robert... j'ai vu hier le père, nous avons parlé de cette union qui lui convient... seulement il désire te voir. Ainsi donc, rends-toi demain matin chez lui, sois aimable, tâche de lui plaire. — Et la fille, faut-il lui plaire aussi, maman? — Plais d'abord au père, c'est l'essentiel. — Bien, maman. Et je me suis levé de bonne heure... je me suis équipé pour la pêche, acheminé vers Attigny, et me voilà! Mais comme il est cinq heures du matin et que ce n'est pas une heure convenable pour aller demander une jeune fille en mariage, je commence d'abord par pêcher une friture... Pourvu que ça morde!... (Il jette de l'amorce de l'autre côté de la rivière.) Pauvre mère!... si elle savait le plan que je combine à l'occasion de mon mariage! Mais, bah! Elle n'en saura rien, comme toujours... Me voici complétement prêt. Ah! enfin!... je n'ai plus qu'à tendre ma ligne. (Il jette sa ligne.) Pristi! ça mord avant que le bouchon soit dans l'eau... Allons, allons, la place est bonne. Profitons de cette solitude et de ce moment de calme... (Il jette sa ligne. On entend les aboiements d'un chien dans la coulisse.) Mille tonnerres!... Il ne manquait plus que cela pour compléter la fête... (Au chien.) Veux-tu bien t'en aller!... (Le chien aboie plus fort.) Gredin de chien! allez coucher!... (Il aboie toujours.) Ah! tu ne veux pas te taire! (Il lui jette des pierres. Le chien devient furieux.) Il est joli le calme! Elle est charmante la solitude!...

SCÈNE II.

ROBERT, ADELINE, une canne à la main*.

ADELINE, au chien, à la cantonade.

Eh bien, Médor, pourquoi tout ce tapage?

* Robert, Adeline.

ROBERT.

Oui, Médor, pourquoi tout ce tapage ?... (A Adeline.) C'est ce que je lui disais : Pourquoi tout ce tapage ?... Il chasse le poisson que je pêche.

ADELINE, au chien.

Rentrez, Médor!

ROBERT.

Merci, Madame ou Mademoiselle... Comptez sur ma reconnaissance.

ADELINE, froidement

Oh! cela n'en vaut pas la peine... (Elle se dirige vers le pont qu'elle traverse, et disparaît un instant à gauche.)

ROBERT.

Pardon... et je vous prie d'agréer l'expression des sentiments distingués avec lesquels j'ai l'honneur d'être... votre très-humble... (A part — regardant Adeline qui ne l'écoute pas.) Elle est charmante cette dame ou cette demoiselle .. car on ne peut pas savoir... Mais elle n'est pas liante... (S'installant pour pêcher.) Elle se dérobe à ma reconnaissance la canne à la main... Serait-ce la fée de ce fleuve? et cette canne serait-elle une baguette?... (Pendant ce temps, Adeline est arrivée de l'autre côté de la rive, et s'est assise sur le tertre.)

ADELINE, reparaissant.

Là... reposons-nous et reprenons la lecture de ce roman nouveau. (Elle lit haut.) « La jeune Anna ne pouvant supporter » l'idée d'abandonner sa famille pour épouser un inconnu, » prit la détermination de n'être ni ingrate envers ses pa- » rents qui l'avaient élevée, ni malheureuse avec un époux » qui n'était pas l'objet de ses rêves de jeune fille. Alors elle » se rendit sur le bord de l'étang et, comme Ophélia, elle se » mira dans le calme des eaux, et bientôt... » (Jetant le livre.) Ah! se noyer pour cela... Ce roman est invraisemblable... Je n'en veux plus... Pêchons, c'est plus amusant. (Elle prend sa ligne et la jette dans l'eau.)

ROBERT

Tiens! elle va pêcher aussi?

ADELINE, chantant.

..... Sur l'onde perfide.....

ROBERT.

Ah! mais non, permettez, Madame ou Mademoiselle... on ne peut pas savoir... On ne chante pas en pêchant, ça effarouche le poisson.

ADELINE.

C'est une erreur, Monsieur.... les poissons ne sont pas insensibles aux charmes de la mélodie.

ROBERT.

Vous m'avez trop généreusement débarrassé de votre chien, pour que je vous donne un démenti... Cependant, si j'osais hasarder mon opinion personnelle, je vous dirais que je crois que le poisson ne goûte pas Rossini... Rossini peut aimer le poisson, c'est possible... Mais la sympathie inverse ne m'est pas prouvée... Pour les sirènes, je ne dis pas.

ADELINE.

Soit... si cela vous contrarie, je ne chanterai plus.

ROBERT.

Je le regrette comme homme, mais comme pêcheur, je vous en remercie...

ADELINE, à part.

Il est poli, au moins.

ROBERT, à part.

Elle est obéissante... c'est une qualité!... (Haut. Pause.) Mademoiselle... je vous parlais des sirènes, tout à l'heure, savez-vous ce que c'étaient que les sirènes?

ADELINE.

Monsieur, est-ce que vous ne craignez pas, même en parlant, que le charme de votre voix... ne fasse fuir le...

ROBERT.

Ah!... une méchanceté!...

ADELINE, tirant sa ligne.

Ah! un poisson! (Elle le détache.)

ROBERT, avec regret.

Le ciel n'est pas juste!... vous me décochez des sarcasmes... et vous attrapez une ablette!

ADELINE.

Pardon... c'est un goujon!... tenez!...

ROBERT, avec mépris.

Oh!... un goujon de la plus petite espèce... (Pause.) Je vous demandais donc si vous connaissiez la biographie des sirènes dont parle la fable.

ADELINE.

Non, Monsieur.

ROBERT.

Eh bien, Madame ou Mademoiselle... car j'ignore toujours...

ADELINE.

Vous avez l'air de savoir tant de choses que vous pouvez bien ignorer celle-là.

ROBERT.

C'est juste... je peux m'en passer, au besoin... Cependant, comme complément d'éducation, je désirerais la connaître.

ADELINE.

Vous êtes bien curieux !

ROBERT.

A mon âge, on doit toujours chercher à s'instruire... Vous refusez de me dire votre qualité ?.. Eh bien, Madame ou Mademoiselle... les sirènes étaient des créatures très-séduisantes .. par le haut... elles commençaient fort bien, mais elles finissaient très-mal.

ADELINE.

Monsieur, je vous ferai observer qu'il n'est peut-être pas convenable devant une jeune fille...

ROBERT.

Mes doutes sont fixés... pardon du stratagème. Ainsi donc, Mademoiselle...

ADELINE.

Vous venez d'apprendre, par surprise, ce qu'il vous importait peu de savoir...

ROBERT.

Pardon... il m'importe beaucoup... Dites donc, Mademoiselle, ça pique-t-il de votre côté ?

ADELINE, tirant sa ligne.

Tenez... encore un poisson.

ROBERT.

Une ablette ?

ADELINE.

Non... un goujon superbe.

ROBERT.

Pristi !.. vous avez de la chance .. Ah ! je suis mordu... c'est au moins une perche... Elle entraîne ma ligne.

ADELINE.

Enlevez donc !

ROBERT, tirant sa ligne.

Et oup ! ça y est... (Regardant.) Un soulier !

ADELINE, riant.

Ah ! ah ! voilà un genre de poisson, non classé par M. de Buffon.

ROBERT.

Ah ! que c'est joli ! ah ! que c'est fin !

ADELINE, riant.

Recommencez donc ! vous prendrez peut-être la paire !

ROBERT.

Je prendrai ce que je voudrai.

ADELINE.

Essayez donc de vouloir prendre un goujon... Tenez (Elle tire sa ligne) comme celui-là.

ROBERT, à part.

Encore un regoujon ! (Haut.) Parbleu ! ce n'est pas étonnant... vous êtes sans doute de ce pays, et les poissons vous connaissent.

ADELINE.

S'ils me connaissaient, ils ne se laisseraient pas attraper.

ROBERT.

Alors, vous avez trois grains de plomb à votre ligne, ce qui est défendu... Vous êtes hors la loi, et je vous somme de me déclarer si vous avez un permis de pêche.

ADELINE.

Seriez-vous inspecteur de la navigation, ou garde champêtre?

ROBERT.

Non, Mademoiselle... je ne suis pas fonctionnaire public... Je suis un pêcheur vivement contrarié, voilà tout... et il y a de quoi, convenez-en.

ADELINE.

Ah ! mon Dieu, ne vous fâchez pas.

ROBERT.

Je ne me fâche pas, je m'explique... que diable ! j'ai la prétention d'être calme, et je la justifie... j'ai amorcé le côté où vous vous trouvez, cette place est à moi...

ADELINE.

Je suis prête à vous la rendre... je m'en vais.

ROBERT.

Je le regrette comme homme, mais comme pêcheur, je vous en remercie... je vais la prendre. (Il dispose ses petites affaires en grommelant, et traverse le petit pont.)

ADELINE.

Cela ne sera pas long. (Même jeu. — Ils se rencontrent tous deux sur le pont et se saluent très-poliment.)

ROBERT.

Mademoiselle... j'ai bien l'honneur d'être...

SCÈNE III.

ROBERT, sur la rive opposée. ADELINE, venant se placer où était Robert. *

ROBERT, arrivant, à part.

Elle est jolie, cette jeune fille, mais elle prenait trop de goujons... c'est irritant pour quelqu'un qui n'en prend pas...

* Robert, Adeline.

ADELINE, arrivant.

Installons-nous à sa place... Nous verrons bien... s'il était malheureux ou maladroit. (Elle s'assied et jette sa ligne.)

ROBERT.

Je crois la place bonne... — Tiens, vous revoilà?

ADELINE.

Sans doute.

ROBERT.

Je vous croyais partie!

ADELINE.

Vous n'avez probablement pas la prétention d'accaparer cette petite rivière pour vous tout seul?

ROBERT.

Je connais le code du pêcheur... Je sais que tous les Français sont égaux devant la rivière... que l'eau coule pour tout le monde et que les poissons sont pour ceux qui les prennent.

ADELINE, tirant sa ligne.

Alors, celui-là est pour moi?

ROBERT.

Quoi donc! un goujon?

ADELINE.

Non, une ablette... Votre côté est le côté des ablettes.

ROBERT.

Des ablettes... vous êtes bien bonne... Je n'y ai pris que des souliers...

ADELINE.

Parce que vous ne savez pas pêcher.

ROBERT.

Ah! je ne sais pas pêcher! (A part.) Elle me froisse! (Haut.) Elle est bonne celle-là! moi, élève de Brard et de Saint-Omer... non, c'est pour l'écriture... moi, élève de Krez et de Deyeux, ne pas savoir pêcher!... Mais si je voulais... j'en attraperais plus que vous, du poisson.

ADELINE.

Mais, veuillez-le donc, Monsieur, je ne demande pas mieux et je n'en serai pas jalouse...

ROBERT.

Oui, je vais le vouloir, mais pas sous vos yeux...

ADELINE.

Vous craignez sans doute que je ne vous prenne votre recette?

ROBERT, bas.

Elle continue à me froisser. (Haut.) Oui, Mademoiselle... et je

me retire... je vais derrière ce pont... peut-être serais-je plus heureux. (Poliment.) Comme homme je regretterai mon vis-à-vis, mais comme pêcheur je ne regretterai rien.

AIR : *Tout le long de la rivière.*

Loin de vous, je porte mes pas!

ADELINE.

Monsieur, je ne vous retiens pas!

ROBERT

Au revoir donc, mademoiselle!

ADELINE.

Je n'arrête pas votre zèle.

ROBERT, désignant la rivière.

Je veux, de ce peuple endormi,
Faire une Saint-Barthélemi!...

ADELINE.

Plus heureux qu'ici, vous serez, j'espère,
Tout le long, le long, le long de la rivière.

ENSEMBLE.
Allez tout le long de la rivière.
ROBERT.
Je vais tout le long de la rivière.

(Robert salue galamment et s'en va par le fond à droite, en passant sous le pont.)

SCÈNE IV.

ADELINE, se levant.

Là, le voilà parti... ce Monsieur que je ne connais pas... et que j'ai pris plaisir à taquiner... Et pourquoi? je vous le demande. Mon Dieu... parce que je suis tourmentée moi-même... que j'ai mal dormi... qu'il me fallait, ce matin, une victime... et que je l'ai trouvée là, sous ma main, au bout de ma ligne... avec les autres... (Soupirant.) Ah! la gaîté que j'affecte est bien loin de mon cœur! — « Adeline, m'a dit mon père, » hier au soir, tu auras 18 ans demain et demain j'aurai une » confidence à te faire... tu entreras dans mon appartement à » 7 heures, et si je ne me sens pas le courage de parler... » Eh bien! j'écrirai. » — Que peut-il avoir à me dire?... je cherche en vain des distractions pour calmer mon impatience... l'heure n'arrive pas... et mon imagination travaille... Cette confidence, si c'était un mari? Ma foi... je dirais... j'aime mieux rester fille... demeurer avec vous, mon père, avec vous qui êtes si bon pour moi... mais non... mon père ne songe pas plus à me marier que je n'y songe moi-même... (Elle s'assied à gauche.) Bah!... chassons ces idées-là... et chantons... *Le pêcheur à ligne.*

AIR : *De M. Mangeant.*

PREMIER COUPLET.

Le cœur d'un garçon, ô fillettes,
Est, en tout, semblable aux ablettes :
Vous pêchez de quinze à vingt ans,
Pour en prendre un seul sur cinq cents.
C'est au bal que l'on tend sa ligne,
A vous aimer l'on se résigne,
Mais bientôt le cœur bat plus fort :
Le poisson est pris quand il mord.

ROBERT, sous le pont, sans être vu.

Ah ! brava ! brava !

ADELINE.

Tiens, vous n'étiez pas parti !

ROBERT, de même.

On demande le 2e couplet... le second couplet, s'il vous plaît !

ADELINE.

Je ne le sais pas, Monsieur.

ROBERT, de même.

Eh bien ! je le sais, moi... je vais vous le décrocher. (Il chante sans être vu.)

DEUXIÈME COUPLET.

Jeunes gens, le cœur d'une fille
Est, en tout, semblable à l'anguille,
Il est difficile à saisir,
On l'amorce avec le plaisir.
C'est au bal que l'on tend sa ligne,
Contre vous d'abord on s'indigne,
Mais bientôt le cœur bat plus fort :
Le poisson est pris quand il mord.

ADELINE.

Dites donc, Monsieur... les sirènes dont vous me parliez tout à l'heure, chantaient mieux que vous.

ROBERT.

J'en doute !... j'en doute...

ADELINE, regardant sa montre.

Sept heures ! L'heure à laquelle mon père m'attend... hâtons-nous. (Elle a arrangé sa ligne pendant les mots qui précèdent, puis elle part. — A droite premier plan.)

SCÈNE V.

ROBERT, à la cantonade.

Dites donc, Mademoiselle, je sais un troisième couplet...

voulez-vous que je vous le chante? Non?... Vous craignez de me fatiguer la voix? Il n'y a pas de danger... j'ai chanté la chanson des fraises... pendant six heures de suite, et... (il se montre.) Tiens! Elle est partie!... comme homme j'exprime un regret... mais commme pêcheur ça me va!... je vais reprendre ma place... mais nom... d'un nom... non... (regardant sa montre.) Et ma demande en mariage que j'oubliais!... diable! que dirait maman?... Il ne faut pas que ma friture me fasse oublier ma future. (Il arrange sa ligne.) Quand je dis ma future... mon plan est bien combiné... je me présente chez le beau-père... On m'introduit... auprès de ce vieillard, ce doit être un vieillard... en l'abordant... je prends un ton familier et je lui tape sur le ventre... tous les beaux-pères ont du ventre... ce laisser aller l'indispose... puis j'ajoute, en manière de conversation... c'est moi... qui viens épouser votre fille... où est votre fille... que je lui dérobe un baiser... cette inconvenance le met hors des gonds et il me met hors de chez lui... Voilà mon plan! Il écrit à ma mère que je ne lui conviens pas... ça me convient... ma mère s'en émeut pendant deux ou trois jours... je la console pendant deux ou trois mois... au bout desquels ma mère recommence à me chercher un nouveau parti... Je retombe sur un autre vieillard... je lui retapote sur le ventre, le chapeau sur l'oreille et le cigare à la bouche... Le mariage craque encore... et voilà comment j'ai déjà manqué dix-sept mariages... au grand désespoir... de maman... qui n'y comprend rien... et qui me trouve gentil comme un chérubin... Là... je suis prêt... partons... j'en ai pour deux minutes... laissons ma ligne dans l'eau... peut-être un imprudent s'y laissera-t-il prendre pendant mon absence. (Il sort par le premier plan à droite.)

SCÈNE VI.

ADELINE apparaît au fond à droite, et traverse le pont.

(Entrant.) Si je ne me sens pas le courage de parler... j'écrirai... (S'arrêtant.) Il a écrit... c'est singulier... J'éprouve une vague inquiétude... ce mystère, cette solennité que mon père a semblé mettre dans ses paroles... Je n'ose ouvrir cette lettre... Si ce qu'elle contient doit changer quelque chose à ma vie si douce, si heureuse... j'aime mieux ne rien savoir... Mais voyons, du courage!... (Elle lit.) « Ma chère Adeline, il » est de mon devoir de te révéler un secret... que je n'ai pas » voulu jusqu'ici confier à une enfant... Tu es dans l'âge où » l'on entre dans la vie... Moi, je touche à l'âge où l'on en » sort... Adeline... Tu n'es pas ma fille!... » (S'interrompant.) Je ne suis pas sa fille!... (Continuant.) « Mais tu es mon enfant d'adop- » tion... Tu te nommes Adeline de Tournay... Ta mère est morte » en te donnant le jour. Ton père, mon meilleur ami, t'a laissée

» à mes soins en rendant le dernier soupir. Excepté ta vieille » cousine Betsi, ton seul appui c'est moi... aussi j'ai songé à ton » avenir... je veux te marier... » (Parlé.) Me marier !... Quitter mon p... (Se reprenant.) mon bienfaiteur ?... Mais s'il le veut ? Comment lui désobéir ? Je le connais, il a du caractère... il est Breton... Oh ! mon Dieu ! épouser un monsieur que je n'aime pas, que je ne connais pas... renoncer à ma vie des champs, si limpide, si calme... c'est impossible ! Mais alors, que faire ?.. Ah !... Et ce roman que je lisais tout à l'heure !... Juste ma position ! Ah ! je la comprends cette jeune Anna !... seulement je ne ferai pas comme elle... Non, oh ! non !... Mais comme elle je trouverai ce moyen de n'être ni ingrate, ni malheureuse ! C'est cela !... quelques mots... (Elle prend un portefeuille.) On croira à un grand acte de désespoir... on regrettera d'avoir voulu me forcer à ce mariage... tandis que je serai chez la vieille cousine Betsi : écrivons... (Elle s'assied à gauche et se met à écrire.)

SCÈNE VII.

ROBERT, sur le pont, ADELINE, écrivant.

ROBERT, sur le pont.

Ah !... le beau-père m'a congédié... ça n'a pas été long !... encore un de manqué !... (Regardant.) Tiens ! cette jeune fille... Est-ce qu'elle écrit ses mémoires ?

ADELINE, ôtant son chapeau.

Allons... Mon parti est pris, on trouvera ce chapeau... (Elle le pose à terre.)

ROBERT, de même.

Pristi ! les beaux cheveux !...

ADELINE.

Ce fichu... (Elle ôte son fichu et le pose près du chapeau.)

ROBERT.

Pristi ! Les belles épaules !... Ah ! si je trouvais un *chand* de lorgnettes... j'en louerais une !...

ADELINE, jetant un papier à côté du fichu.

Et en lisant ce papier... on dira :

Ainsi qu'Ophélia par le fleuve entraînée,
Elle est morte en cueillant des fleurs !

ROBERT, à lui-même.

Morte !... (Haut.) Arrêtez !... Mademoiselle...

ADELINE, couvrant ses épaules avec ses mains.

Quelqu'un !

ROBERT, accourant.

Ah çà ! dites donc... vous, la belle pêcheuse... Qu'alliez-vous faire ?

ADELINE.

Moi?... rien... Je vous expliquerai après...

ROBERT.

Du tout... Expliquons-nous avant... Du pont où j'étais... j'ai tout vu, tout entendu... et tenez... (Il ramasse le fichu et le papier où Adeline a écrit.) Tenez!... (Il lit.) Vous noyer!...

ADELINE.

Mon fichu !

ROBERT, continuant sans l'écouter.

Et de quel droit, s'il vous plaît... détruire ainsi une créature du bon Dieu?... Est-ce que vous vous appartenez?... Si vous étiez laide, je comprendrais peut-être cela, à la rigueur, mais jolie comme vous l'êtes... Allons donc !

ADELINE, suppliant.

Mon fichu !

ROBERT.

Vous noyer!... Quand on a des épaules aussi blanches que les vôtres ! (Il lui met son fichu sur les épaules.)

ADELINE.*

Ah ! Monsieur... C'est que je suis bien malheureuse !

ROBERT.

Ce n'est pas vrai... pardon... je voulais dire ça ne se peut pas !... Vous êtes jeune, je le vois; jolie, je viens de vous le dire ; spirituelle, je m'en suis aperçu... Vous aimez la pêche à la ligne... Avec tout ça on n'est pas malheureux !...

ADELINE.

Je vous en prie, Monsieur... ne m'interrogez pas... Vous me paraissez bon, honnête... Mais si vous saviez à quels tourments je suis condamnée... D'abord on veut me marier.

ROBERT.

Ah ! à quelqu'un que vous n'aimez pas?... ça se comprend.

ADELINE.

Oui, Monsieur.

ROBERT.

Tandis... que vous préféreriez épouser celui que vous aimez... ça se devine.

ADELINE.

Mais non, Monsieur, je n'aime personne...

ROBERT.

Vraiment? (A part.) Elle est ravissante cette petite... (Haut.) Si ce mariage est si effrayant pour vous, faites comme moi... restez garçon... c'est-à-dire... non... refusez de vous marier.

* Robert, Adeline.

ADELINE.

Je ne puis désobéir...

ROBERT.

A votre père ?... Mais, moi que ma mère veut marier... je ne lui désobéis pas, en ne me mariant pas.

ADELINE.

Comment?

ROBERT.

Ah !... voilà... Je m'arrange de façon à déplaire aux parents des jeunes filles qu'on me destine... si ça ne réussit pas, je déplais aux jeunes filles elles-mêmes.

ADELINE, vivement.

Ah !... Comment faites-vous ?

ROBERT, à part.

Elle est naïve... et jolie... et elle a des épaules d'une blancheur ! (Haut.) Comment je fais... dame !... Une supposition que vous soyez ma future... il me semble... que tout à l'heure à la pêche, je vous ai déplu passablement.

ADELINE.

Oh ! non... Monsieur, c'est moi qui vous ai contrarié...

ROBERT.

Du tout... c'est moi.

ADELINE.

C'est moi.

ROBERT.

Oublions tout cela, et suivez bien mon conseil ! Déplaisez, déplaisez !... Cela vous sera bien difficile, mais avec de la bonne volonté on arrive à tout !... Déplaisez donc et le refus ne viendra pas de vous... il viendra de l'autre... Vous jouerez la surprise, l'indignation... vous vous plaindrez de la fatalité, et vous mettrez dedans complétement vos respectables parents.

ADELINE.

Et c'est ainsi que vous faites ?

ROBERT.

Je n'en agis pas autrement depuis deux ans que ma bonne mère veut à toute force... devenir grand'mère. Ainsi, tenez, pas plus tard qu'aujourd'hui, ce matin, il s'agissait d'un mariage pour moi... ça ne m'allait pas... qu'est-ce que j'ai fait ?.. j'ai cherché à déplaire à mon futur beau-père... et je lui ai déplu en lui tapant sur le ventre... faites comme moi... quand on vous présentera le père de votre fiancé... tapez-lui... non... c'est bête... Pour une jeune fille, ça ne serait pas convenable... mais, sans avoir l'air de le faire exprès, enlevez-lui sa perruque avec l'hameçon de votre ligne... Tous les beaux-pères ont des perruques...

ADELINE.

Mais... dites-moi... je suis peut-être bien curieuse...

ROBERT.

Peut-être... mais dites toujours.

ADELINE.

Pourquoi détestez-vous tant le mariage ?

ROBERT.

Ah ! je vais vous le dire... quoique jeune encore, j'aime les champs, la campagne, la verdure.

ADELINE.

Comme moi !

ROBERT.

La chasse... la pêche à la ligne.

ADELINE.

Comme moi.

ROBERT.

Quoique riche, quoique de bonne famille, portant un nom honorable, je ne tiens nullement à vivre à Paris... où, naturellement, la femme que j'épouserais voudrait briller.

ADELINE.

C'est comme moi... Le mari qu'on me donnerait... m'obligerait à abandonner ceux... qui m'entourent... que je n'ai jamais quittés... cette campagne que j'aime tant... ce pays qui m'a vue naître.

ROBERT.

Eh bien, voyez donc, Mademoiselle, quelle sympathie... Et dire que nos parents ne se connaissent pas... mais j'y pense... Ah! mais ça serait curieux... dites-moi... je vais peut-être vous paraître indiscret ?

ADELINE.

Peut-être, mais dites toujours.

ROBERT.

Comment vous nommez-vous ?

ADELINE.

Je me nomme Adeline !.. (se reprenant) de Tournay. *

ROBERT, à lui-même.

Ça n'est pas cela... non... Eh bien, c'est dommage, parole d'honneur.

ADELINE.

Quoi donc ?

ROBERT.

Rien, rien... (A lui-même.) Et dire que ce n'est pas à une petite fille, comme celle-là, que ma mère...

* Adeline, Robert.

ADELINE.

Que dites-vous donc là, tout seul ?

ROBERT.

Je dis, Mademoiselle, qu'il faut d'abord me promettre de renoncer à vos projets.

ADELINE.

Je vous le promets.

ROBERT.

Que vous devez rentrer chez vous, afin de n'y pas donner d'inquiétude, et puis si le cœur vous en dit, il y a assez de malice, de taquinerie dans l'esprit d'une jeune fille, telle que vous, pour dérouter, rebuter les prétendants qui ne vous conviendraient pas... si toutefois... il soit vrai que vous n'aimiez personne...

ADELINE.

Je vous ai dit la vérité... tout à l'heure.

ROBERT.

Tout à l'heure ! (A part.) O ciel ! (Haut.) Et maintenant ?

ADELINE.

Oh ! Monsieur, vous êtes trop curieux... Je me sauve...* pour suivre votre conseil, pour déplaire là ce prétendu... que je déteste... pour lui paraître maussade, bien niaise, bien affreuse...

ROBERT.

Cela vous sera impossible. Mais essayez... vous me direz si vous avez réussi... je reste là... je vais tâcher, moi, de pincer un barbillon, en vous attendant.

ADELINE.

Cela ne vous engage à rien.

ROBERT.

Méchante !

ENSEMBLE.

AIR : *Des vins de France.*

ADELINE.

Je vais partir ! et je le sens là,
Votre leçon me profitera.
Votre conseil, la raison le dicta,
C'est pour cela
Qu'il réussira.

ROBERT.

Allez, partez ! je vous attends là,
N'oubliez pas ma leçon, oui-dà !
Ni mon conseil, la raison le dicta.
C'est pour cela
Qu'il réussira.

* Robert, Adeline.

SCÈNE VIII.

ROBERT, seul.

La délicieuse créature !.. C'est singulier... j'entends autour de moi, ou au dedans de moi... je ne puis pas bien préciser, comme un tic-tac étrange... Il n'y a cependant pas de moulin par ici...

AIR : *La robe et les bottes.*

Mais d'où vient donc l'émotion profonde
Qu'ici, malgré moi, je ressens;
Moi, citoyen et *Pescator* de l'onde
L'amour bouleverse mes sens.
Quand je croyais voir le poisson se tordre
Au bout d'un bras sur la rive tendu,
Ah ! ce n'est plus le goujon qui vient mordre
Je le sens là, c'est moi qui suis mordu !

Eh bien, là... parole d'honneur !... elle me va... cette charmante enfant !.. Mademoiselle de Tournay... ma mère, doit connaître cette famille-là... dans ce pays... et peut-être... C'est drôle ! moi qui ce matin avais encore des préjugés contre le mariage... voilà... que... parole d'honneur !.. cette petite me va.

SCÈNE IX.

ADELINE, ROBERT. *

ADELINE, accourant par le fond et traversant le pont.

Me voilà ! victoire !

ROBERT.

Vous avez déplu à votre futur ? déjà ?..

ADELINE.

Mieux que cela... mon futur a déplu et il a été évincé...

ROBERT.

Ah bah !

ADELINE.

Mon père... mon père... partait pour la pêche...

ROBERT, à part.

Pour la pêche ?

ADELINE.

Oui... oh ! c'est aussi un intrépide pêcheur. Quand, tout à coup, se présente à lui... une espèce de lourdaud, mal appris...

* Adeline, Robert.

ROBERT, à part.

C'est singulier!

ADELINE.

Qui se permet avec lui des familiarités...

ROBERT, à part.

Ah! mon Dieu!

ADELINE.

Mon père l'a mis à la porte. En sorte que me voilà débarrassée de ce prétendu-là... et s'il en vient un autre. . c'est moi qui lui déplairai... Oh!.. je profiterai de vos conseils... quelle bonne idée vous avez eue là, et que je vous en remercie... Maintenant, je puis défier tous les maris... que monsieur de Samois voudra me faire épouser.

ROBERT.

Monsieur de Samois, dites-vous?

ADELINE.

Sans doute.

ROBERT.

Ah çà, voyons, entendons-nous : vous vous nommez Adeline de Tournay, et vous dites que votre père...

ADELINE.

Voilà... précisément ce grand chagrin, voilà la cause de mon désespoir... J'ai appris seulement aujourd'hui, que monsieur de Samois n'est pas mon père... mais il m'aime comme sa fille... et lui seul peut disposer de ma main.

ROBERT, à lui-même, se promenant d'un air très-agité.

Lui seul! Et moi qui l'ai tapoté!

ADELINE.

Qu'avez-vous donc?

ROBERT, de même.

Et moi qui lui ai fumé dans le nez!

ADELINE.

Que signifie?

ROBERT, de même.

Et moi qui allais lui enlever sa perruque avec mon hameçon...

ADELINE.

Je ne comprends pas.

ROBERT.

Oh! non, vous ne pouvez pas comprendre ce qui se passe là. (Montrant son cœur,) Et là. (Il montre sa tête.) C'est terrible, voyez-vous!

ADELINE.

Vous m'effrayez.

ROBERT.

De sorte que monsieur de Samois a congédié l'insolent?

ADELINE.

Oui, Monsieur.

ROBERT.

Et que vous voilà débarrassée de cet imbécile ?

ADELINE, avec joie.

Oui, Monsieur, je suis libre !.. c'est drôle... ça n'a pas l'air de vous faire plaisir.

ROBERT.

Si... si... je suis joyeux... je suis très-joyeux... et vous allez comprendre la joie que j'éprouve; le hasard me fait rencontrer une femme comme je l'avais rêvée... une pêcheuse à la ligne... ce qui est rare chez les femmes... à la ligne surtout. Vous voyez que j'ai de la chance... cette femme, je l'aime, je l'adore... J'ai l'espoir de ne pas lui déplaire, vous voyez que la chance continue... je n'ai qu'à tendre la main, enfin, pour avoir la sienne... Vous voyez que la chance augmente... Eh bien, ô ma fiancée... permettez-moi de vous donner ce nom ?

ADELINE, à part.

Ah! mon Dieu! Il devient fou ! *

ROBERT, continuant.

J'ai repoussé tout cela... je me suis rendu indigne de lui ! de toi ! de vous ! de moi ! Cet insolent, que monsieur de Samois a congédié... cet imbécile dont tu es débarrassée, c'est moi !

ADELINE.

Il se pourrait !

ROBERT.

Il se peut ! Adeline !.. Il ne reste plus qu'un parti à prendre. (Il va pour ôter sa veste.)

ADELINE.

Que faites-vous ?

ROBERT.

Rien... dont votre pudeur puisse être alarmée...

ADELINE.

Mon Dieu! mais quel vertige vous prend?

ROBERT.

Oui... un vertige... à mon tour, six pieds d'eau, peu de natation... voilà mon affaire. (Il veut se jeter à l'eau.)

* Robert, Adeline.

ADELINE.

Arrêtez!

ROBERT.

Non. Laissez-moi.

ADELINE.

Et votre mère?

ROBERT.

Ma mère! c'est vrai... je l'avais oubliée...

ADELINE.

Et moi?

ROBERT.

Elle a dit : Et moi? Oh! parle, jeune fille, parle... Tu me rends à la vie... Veux-tu me rendre au bonheur?

ADELINE.

Vous m'aimez donc?

ROBERT.

Si je vous aime!.. Mais je vous aime plus que la vie, puisque je voulais vous la sacrifier. Plus que la pêche, puisque je l'abandonne pour vous. Si je vous aime!.. Tenez... placez votre main là... (Il met la main d'Adeline sur son cœur.) cent trente coups de piston à la minute. *Convoi express*. Train de grande vitesse.

ADELINE.

Que faire?

ROBERT.

Allons trouver monsieur votre père... *

ADELINE.

Ah! vous ne le connaissez pas... il vous a mis à la porte... et il est Breton.

ROBERT.

C'est-à-dire entêté?

ADELINE.

Il ne voudra plus entendre parler de vous.

ROBERT.

Je vais me renoyer.

ADELINE.

Oh! non!

ROBERT, à lui-même.

Elle dit : oh! non. (Haut.) Ah! une idée! je vous enlève!

ADELINE.

Monsieur!

* Adeline, Robert.

ROBERT.

Je vous emmène chez ma mère... Vous lui plaisez... Elle vient trouver votre père... Elle lui explique le *tapotage*, la fumée dans le nez... le vieillard, quoique Breton, est attendri... et je vous épouse.

ADELINE.

Y songez-vous?

ROBERT.

Venez, venez! (Il l'entraîne jusque sur le pont.)

ADELINE.

Non, monsieur Robert... Mon devoir est de rester ici... le vôtre est de retourner auprès de votre mère..

ROBERT.

C'est votre dernier mot?... Eh bien, je ne vous quitte pas... ou plutôt, non! je retourne auprès de M. de Samois. S'il me jette à la porte, je me roulerai de désespoir sous ses fenêtres... j'y resterai quinze jours et quinze nuits s'il le faut... sous ses fenêtres... jusqu'à ce que j'aie obtenu ma grâce.

ADELINE.

Mais...

ROBERT.

Je pars chez M. de Samois.

ADELINE.

C'est inutile.

ROBERT.

Pourquoi donc?

ADELINE.

Il est là.

ROBERT.

Où ça?

ADELINE.

Là, sur la berge... une ligne à la main.

ROBERT.

Je vais lui parler. (Il monte sur le pont.)

ADELINE, placée un peu plus bas.

Mauvais moyen... N'approchez pas... il n'aime pas qu'on lui fasse la conversation pendant qu'il pêche.

ROBERT.

C'est comme moi... mais, n'importe... je me risque... Ah! un moyen de lui plaire... de lui paraître gentil... tout d'un coup... (Criant.) Hé! là-bas!

ADELINE.

Appelez-le plus respectueusement.

ROBERT.

Entre pêcheurs, ça se fait comme cela. (Criant.) Hé ! oh ! hé !

UN VOIX, du fond.

Hé ! oh ! hé !

ROBERT.

Tenez! voyez ! il m'a répondu... (Il monte sur l'appui du pont.) Monsieur de Samois, j'ai l'honneur de vous demander la main de mademoiselle Adeline.

LA VOIX.

Laissez-moi tranquille... je suis sur le point d'attraper une carpe.

ADELINE.

C'est votre faute, aussi... vous vous y prenez très-maladroitement.

ROBERT.

Du tout... j'ai mon plan... prêtez-moi votre concours... (Haut.) Monsieur de Samois, vous n'attraperez pas votre carpe, si vous me refusez la main de votre fille.

LA VOIX.

J'aurai la carpe, et vous n'aurez pas ma fille.

ROBERT, à Adeline.

Prêtez-moi toujours votre concours... venez ici... près de moi. (Haut.) Monsieur de Samois, il y a là six pieds d'eau... nous ne savons nager ni l'un ni l'autre... nous allons nous noyer.

LA VOIX.

Ça m'est égal.

ROBERT.

C'est possible... mais le bruit de notre chute effrayera la carpe que vous comptez attraper.

LA VOIX.

Arrêtez !

ROBERT.

Vous consentez ?

LA VOIX.

Mariez-vous... mais n'effarouchez pas le poisson !...

ROBERT.

Voyez-vous... Ah ! je savais bien qu'il ne voudrait pas la mort du pêcheur. Enfin ! je suis ton mari ! tu es mon Adeline ! Mon Ondine ! Oh !... (Il lui embrasse les mains) désormais comme nous allons pêcher ensemble... (A lui-même) seulement, ça ne sera pas à la ligne.

AIR : *De Mangeant* (1re scène).

ADELINE.

Ah! faites-moi bon accueil,
Car j'ai l'orgueil de vous plaire.

ROBERT.

Prenez-y garde, ma chère,
C'est un péché que l'orgueil.

ADELINE.

A l'espoir je m'abandonne;
Que votre cœur soit touché :
Le ciel lui-même pardonne
Quand on a beaucoup péché.
Moi, je pêche (*bis*)
Près de vous on me dépêche,
Pour attraper, par ma pêche,
De nouveaux
Et longs bravos!

ENSEMBLE.

Moi, je pêche, etc.

FIN.

POISSY, typographie ARBIEU.